



Les bandits poursuivirent les assiégés de salle en salle.

— Il paraît, dit-il à celle-ci, que c'est toi qui as séduit ce pauvre garçon, qui l'as trompé en l'épousant, et qui l'as volé.

— Moi ? se récria la femme Magès.

— Ce sont ses propres paroles. Il s'est marié parce qu'il te croyait de l'argent. Tu l'as entretenu quelque temps dans cette erreur et tu l'as volé.

— Le coquin ose-t-il ainsi parler?...

— J'ai pris une vieille femme, m'a-t-il dit, et je me suis trouvé aussi pauvre qu'auparavant.

— Et ses dettes que j'ai payées ! se récria la femme. Et l'argent qu'il a dissipé !

— Ce n'était pas le tien, répliqua le mari ; c'était celui de ton fils. N'est-ce pas pour le remplacer que nous avons convenu de dépouiller un voyageur ?

— Oh ! la langue de vipère !

— C'est le chagrin et la misère, reprit Gaston, qui ont fait de moi un voleur et un assassin.

— Le maudit ! Il ment par la gorge, monsieur, n'en croyez rien.

— C'est comme il dit qu'il ne connaît pas le capitaine Mandrin, fit Gaston, quand tout le monde sait qu'il vient ici !

— Et pourquoi pas, comme tant d'autres ? dit la Magès. Depuis quand les aubergistes ne reçoivent-ils pas les contrebandiers ? Les faux-sauniers ne sont pas des voleurs.

— Eh ! sans doute ! appuya le fils du fermier général. Le sel et le tabac que l'on achète à beaux deniers comptants sont bien à qui les a payés, et l'on a le droit de revendre ses marchandises. Mais qui assassine les voyageurs rougirait de connaître des contrebandiers ? Je voudrais bien savoir, moi, si Mandrin, en voyant dans le fournil le corps de ce malheureux, ne rougirait pas de l'aubergiste.

— Le capitaine Mandrin, dit la femme, est fier comme un gentilhomme, et sa jument noire, quand on la met à l'écurie, ne veut pas du voisinage d'un cheval de paysan !

— Femme ! dit Magès, ta langue est trop longue ; on te la coupera.

— Tant que Martin Soubiroux sera près de moi, répliqua la femme, je ne crains personne.

— Tant que je serai là, dit à son tour le chevalier, il ne so

commettra ici aucun acte de violence, et puisque tu le prends sur ce ton, misérable, je vais te traiter dès à présent comme tu le mérites.

Puis, se retournant vers ses braves, qui vidaient en silence un pot de vin, en attendant le souper :

— Malpeyre, Thoumas, ajouta le chevalier, enlevez-moi ce coquin et transportez-le dans le fournil. Pour lui donner à réfléchir et lui tenir compagnie, attachez-le au corps de sa victime.

Les braves trouvèrent l'idée fort drôle et partirent d'un éclat de rire, tout en s'emparant du condamné.

XXI

La femme Magès, plus pâle que son mari, et tenant à peine sur ses jambes, servit enfin le souper avec l'aide de son fils. Gaston les fit asseoir à un bout de la table. Tout en mangeant silencieusement, il mûrit le plan de conduite dont l'idée lui était venue, et, à la fin du repas, il reprit la conversation sur le sujet qui l'intéressait le plus.

— Dites-moi, femme Magès, fit-il : en quel endroit se trouve actuellement Mandrin ?

— Parle, dit le jeune homme à sa mère.

Celle-ci, non sans hésitation, répondit :

— Monsieur, le capitaine est dans les montagnes, aux environs de Largentière.

— Sans doute, je le savais avant de venir ici, mais en quel lieu de ces montagnes ?

— Dans la baume de Viviers.

— Qu'est-ce que cela ?... Une grotte ?

— A peu près ; c'est une ancienne mine de plomb et d'argent d'où la ville tire son nom. Il y a trois grandes salles très élevées réunies entre elles par des allées et des galeries profondes¹.

1. Pendant quatre ou cinq cents ans, du dixième au quinzième siècle, cette montagne fut pour le midi de la France ce que le Pérou fut pour l'Espagne, ou la Californie pour le monde.

— Très bien, répondit le chevalier d'un air satisfait. Et sommes-nous loin de la baume de Viviers?

— A une demi-journée, répondit la femme.

— C'est tout ce que je voulais savoir; car, j'en'ai pas besoin de le cacher, mes amis et moi nous désirons voir le capitaine et nous entendre avec lui.

« Il est tard, nous allons dormir. Demain je vous ferai connaître ma résolution.

Chacun s'arrangea de son mieux pour passer la nuit, et Gaston mit un homme de quart entre le fournil et la cuisine afin de surveiller les gens de la maison.

Le reste de la nuit s'écoula sans incident. Le lendemain, au lever du jour, tout le monde fut debout.

Le chevalier appela la femme Magès, et lui dit :

— Tu vas te rendre à la baume de Viviers, et tu demanderas à t'entretenir en particulier avec le capitaine.

— Oui, monsieur.

— Tu lui diras que cinq contrebandiers, arrivés chez toi cette nuit, désirent lui parler pour s'entendre avec lui. Fais-lui de nos personnes les portraits les plus avantageux, car il importe de le décider; tu y es toi-même intéressée. Tu m'as compris.

— Oui, monsieur.

— Je vous attendrai ce soir, et demain jusqu'à midi. Ce temps écoulé, nous quitterons l'auberge.

— Et s'il refuse?

— Tu reviendras nous en informer.

— Et s'il me garde?

— Alors, tant pis! fit Gaston d'un air de menace.

— Que voulez-vous dire? demanda la femme inquiète

— Tant pis pour toi, ton mari et ton fils, répondit Gaston, sans vouloir s'expliquer plus clairement.

— J'obéirai, répondit la femme.

— Sais-tu conduire une mule?

— Oui.

— Eh bien... je vais t'en prêter une.

« Cabirol, ajouta le chevalier, selle une mule pour cette femme. Puis, à cette dernière :

— Encore un mot. Ne dis pas à Mandrin que nous connais

sons sa retraite. Informe-le que nous sommes venus de très loin au-devant de lui, mais que nous ne voulons pas aller plus avant et que, si demain à midi il n'est pas ici, nous partirons, sans l'attendre davantage. Va, maintenant ; au revoir. Sers-nous bien, si tu aimes ton fils.

Quelques minutes plus tard, la femme Magès prenait le chemin de Largentière. Cabirol, sur l'ordre de Gaston, la suivit à quelque distance, afin de savoir la direction qu'elle prenait.

Dans la journée, le chevalier sortit pour reconnaître les abords de l'auberge. Le plateau sur lequel elle était située était entièrement découvert et n'offrait aucun accident de terrain qui fût favorable à une embuscade ; mais, en le traversant dans la direction de Largentière, il arriva à une mare qui, sans doute, servait d'abreuvoir à la contrée. Un épais rideau de joncs élevés et d'autres plantes aquatiques l'entourait de tous côtés. Le chemin de la villo longeait un des bords de cet étang.

— Voilà, dit Cabirol à Gaston qu'il accompagnait dans cette reconnaissance, un endroit convenable pour un affût.

— Je pourrai, répondit le chevalier, y poster en effet quelques carabines, si les quatre hommes qui marchent derrière nous nous rejoignent à temps. Ce ne serait pas pour tirer sur Mandrin à son arrivée, mais sur les soutiens qu'il pourrait avoir derrière lui. La meilleure embuscade est encore à l'auberge aux barreaux de fer.

Sa promenade terminée, le chevalier prit ses dispositions pour recevoir le capitaine.

N'ayant ni rocher ni grand arbre où il pût placer un guetteur, il fit percer un trou sous le toit, afin d'avoir dans le grenier une sentinelle qui pût l'avertir à temps du nombre des cavaliers qui serviraient d'escorte à Mandrin. Il s'assura ensuite de la solidité des portes et se fortifia dans la prévision où il serait obligé de soutenir un siège.

Vers le soir, des gémissements et des imprécations l'attirèrent vers le fournil. C'était Magès qui se trouvait suffoqué par l'infection cadavérique. Il le fit délier et lui ordonna de creuser une fosse dans le jardin. L'assassin accepta cette tâche avec empressement. Tandis que ce misérable enterrait sa victime, Gaston donnait à ses hommes ses dernières instructions :

— Dès que Mandrin sera signalé, dit-il, je me retirerai derrière la porte de la chambre des Magès. Soubiroux sera enfermé à la cave et son beau-père bâillonné. Vous resterez tous trois dans cette chambre, où bientôt la sentinelle du grenier viendra vous rejoindre

« Toi, Malpeyre, tu te chargeras de faire les honneurs de la maison. Tu t'avanceras d'un air cordial vers le capitaine; tu me remplaceras. Tu lui parleras d'une bande considérable dont tu te diras le chef, et qui désirerait se joindre aux troupes de Mandrin.

« Ne ménage pas les flatteries; c'est un vaniteux qui y est très sensible.

« Tu ajouteras, s'il accepte tes offres, que tu vas retourner vers Langogne pour y chercher tes amis.

« Mais, si Mandrin arrive avec une compagnie si nombreuse que l'on ne puisse rien tenter contre lui, l'affaire en restera là. Nous n'engagerons pas un combat par trop inégal. S'il n'a avec lui que cinq ou six hommes, j'apparaîtrai et, en même temps que moi, tu lui mettras le couteau sur la poitrine, en lui disant :—Rends-toi, Mandrin; tu es notre prisonnier!

— Oui, monsieur le chevalier, répondit Malpeyre.

— Tu peux compter sur mon couteau, je compte sur le tien.

-- Et vous, Thoumas, Lacroz, Cabirol, vous vous chargerez de tenir en respect les autres.

« Enfin, au premier mouvement de résistance, pas d'hésitation, pas de grâce, tuez tout!

XXII

À LA BAUME DE VIVIERS

Cependant qu'était devenue la femme Magès?

Elle avait fait diligence pour se rendre auprès de Mandrin, bien décidée à user de toute son éloquence pour l'amener au rendez-vous donné à sa sinistre auberge. Elle tremblait pour les jours de son fils.

Mais elle n'était jamais allée à la baume, et plus d'une fois fut obligée de se faire indiquer sa route par des pâtres ou des voyageurs.

Le dernier individu auquel elle s'adressa pour connaître l'entrée de la mine la regarda avec étonnement et lui demanda ce qu'elle y allait faire.

— J'ai mon mari, répondit-elle, qui est parti depuis longtemps pour travailler dans cet endroit, et j'ai besoin de lui parler,

— Que fait-il donc à la baume

— Ah ! je ne sais pas.

— Quel est son métier ?

— Terrassier.

— Allons, vous voulez m'en conter, bonne femme ; je suis du pays, moi, et je sais qu'on ne travaille pas à la baume. Parlez franchement, qu'allez-vous y faire ?

— Je ne vous connais pas et je n'ai point de compte à vous rendre, répliqua la femme. Et elle frappa sa mule pour échapper à ce paysan indiscret. Mais celui-ci mit la main à la bride de l'animal et, l'œil plein de menaces, lui dit :

— Pas si vite !... Je vais vous conduire à la baume, moi, mais vous vous repentirez de votre audace.

— Et qu'ai-je donc à craindre ? se récria-t-elle.

— Venez, répondit le paysan ; vous devez le savoir.

Il s'engagea, tenant toujours la mule par la bride, dans un sentier de chèvres qui serpentait aux flancs de la montagne ; chemin périlleux, coupé de buissons épineux et de rochers. A ses allures, au ton menaçant qu'il avait pris, l'aubergiste ne pouvait plus douter qu'elle eût affaire à un des hommes de la bande. Elle ne souffla mot et se laissa conduire. Elle ne pouvait avoir un meilleur guide ; cependant elle n'était pas sans crainte, car elle savait que c'est surtout d'un repaire de brigands qu'on peut dire : — « On sait bien comment on y entre, mais on ne sait comment on en sort. » Il arrivait quelquefois, comme nous l'avons dit, que les bandits massacraient sans pitié ceux à qui le hasard avait fait découvrir les issues de leur retraite.

Après une marche assez longue, ils arrivèrent à un massif de ronces qui, de leur verdure poussiéreuse, revêtaient une roche énorme.

Derrière ce massif, un homme armé était assis, et à deux pas de lui la Magès aperçut l'entrée d'une caverne.

La sentinelle — cet homme en était une — les regarda passer avec étonnement, mais sans mot dire.

— Descendez, fit le guide.

La femme descendit, tremblante.

— Voilà l'entrée de la baume; suivez-moi.

Elle obéit.

Après avoir suivi pendant quelques minutes une galerie étroite et obscure, elle arriva dans une grotte spacieuse éclairée par vingt lampes de fer accrochées aux parois de la roche. Une douzaine d'hommes y étaient assis sur de nombreux ballots de marchandises et fumaient en causant tranquillement.

— Voici une femme qui demande à voir son mari, dit le guide en ricanant; elle ne savait pas son chemin; je l'ai conduite.

Un des fumeurs posa sa pipe et vint au-devant de l'inconnue.

— Qui es-tu et que demandes-tu? lui dit-il.

— Je suis, répondit-elle en affermissant sa voix, la femme de l'*Auberge aux barreaux de fer*, qui ne vous est peut-être pas inconnue?...

— Ah! tu es la femme de Magès?

— Oui.

— Et que veux-tu?

— Je veux voir le capitaine Mandrin.

— Bien, attends un instant; je vais le prévenir de ta visite.

Elle s'assit sur un ballot et attendit. Cinq minutes après Mandrin parut. Elle le reconnut aussitôt. De son côté le capitaine n'eut pas de peine à la remettre.

— C'est toi, la Magès?

— Oui, capitaine; je désire vous dire quelques mots en particulier.

— Viens, répondit Mandrin.

Et il se retira au fond de la grotte.

A l'invitation de parler qui lui fut faite, la femme Magès répondit :

— Capitaine, cinq contrebandiers sont arrivés chez moi et s'y sont installés en maîtres. Heureusement que mon fils, Martin Soubiroux, est en même temps de retour de l'armée; sans cela nous n'aurions plus rien à nous. Magès et lui tâchent de leur tenir tête.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.